

LES CONTES GRIS DU CHAT DE LA TOUR.

Orly, à deux pas des pistes de l'aéroport qu'on ne voit pas, quinze mille habitants. La vieille ville, presque un village, se resserre autour de l'église tandis que les cités étalent leurs blocs de part et d'autre de la grand-route. Au centre, le Centre Culturel fait face au super-marché et sa cafétéria. Inégal combat.

"On va écrire une histoire ensemble", a dit l'écrivain en entrant dans la classe. Les élèves l'ont regardé de l'air de ceux à qui on ne la fait plus. Hier, quand il a tenté de les interroger devant la porte du collège, ils lui ont servi un discours calibré pour le journal télévisé. "La drogue, c'est de la merde, les dealers des assassins, ici c'est cool... Faudrait qu'on s'occupe de nous. On est des jeunes en difficultés..."

Les braves gosses! Hier encore, à la sortie du collège, leurs grands frères échangeaient des doses en douce sous l'œil de la caméra de l'animateur du Centre Culturel. Les braves enfants qui savent, sans avoir lu Edgard Poe, que la dissimulation est amie de la lumière!

L'écrivain public ne cherche pas un article. Encore moins un scoop pour la télévision. Il veut une histoire.

"On peut raconter n'importe quoi, m'sieur,"

Évidemment qu'on peut raconter n'importe quoi! Comment voulez-vous qu'on avance autrement? Tout y passe. Feuilletons télé et films d'horreur. Le professeur s'inquiète. L'écrivain le rassure. "La Fontaine piquait dans Esope et Molière chez Plaute et les Italiens. On ne choisit pas toujours ses références mais ce qui est certain c'est que vos élèves n'écriront pas une histoire à eux avec nos normes à nous."

L'écrivain propose de définir le héros de l'histoire. Réponse unanime: "C'est nous, le héros!" C'est au tour de l'écrivain de s'inquiéter; "C'est qui, vous? Un blanc, un black, un beur? un jaune?"

Ainsi naît Moussa Sy Miccelli Ben Dupont, archétype de la classe.

" Et ça se passe où votre histoire?" demande encore l'écrivain. Ceux des Saules proposent de situer l'action aux Fresnes, mais ceux des Fresnes estiment que les saules sont beaucoup plus aptes à représenter l'enfer.

Ainsi naît le Bronx, un Bronx de série télévisée revisité par des enfants que fascinent encore les contes de fées. On y débarque par enchantement comme Merlin dans la forêt de la fée Vivianne.

A force de paroles et de questions, huit classes ont inventé huit synopsis qu'ils ont rédigés en plus de deux cents feuillets manuscrits, raturés, remaniés, coupés et récupérés dans la poubelle. "La sculpture, c'est facile", disait le père Rodin. "Il suffit de prendre un bloc de pierre et de retirer ce qu'il y a en trop."

Il en va de même avec la littérature.

Un jour, les enfants ont estimé qu'ils étaient arrivés au bout du chemin. Chacun a rangé le texte de l'histoire de sa classe. Alors l'écrivain, au plus près des écritures enfantines, a repris le tout en un seul récit. Un soir de mai, à l'issue de la lecture du texte par les comédiens, on a vu au Centre Culturel deux cents auteurs se signer les uns aux autres un petit livre dont ils étaient les héros.

LES CONTES GRIS DU CHAT DE LA TOUR.

De mémoire de chat, on n'avait jamais vu ça. C'était au mois de mai. J'étais monté tout en haut de la tour aux tags qui se dresse exactement au milieu de ma cité qui, elle-même, marque l'exact milieu du monde. De la terrasse du vingt-cinquième étage, je contemplais à droite les blocs gris des cités de Thiais, à gauche la ligne sombre des blocs de Villeneuve, les murs de Fresnes, et, derrière moi, les taches de couleur des étranges cités potagères de Créteil. Aussi loin que je pouvais voir, on ne découvrait que des cubes et des antennes, gris dans le gris du ciel gris, gris comme mon poil de chat des villes, comme mon œil de matou mateur des bipèdes de la zone, gris comme l'idée du monde quand on y vit au centre et que tout horizon est béton.

Soudain, venant de l'Ouest, épaisse et grumeleuse comme le lait caillé, une nappe de brouillard effaça le paysage. On aurait dit une gomme, une énorme gomme poussée par le vent. Je dressai les oreilles, j'ouvris les narines... beurk! c'était infect. Je crachai sans demander mon reste et courus me réfugier à l'intérieur de la tour.

Je dus rester une bonne heure, sans rien savoir de ce qui se passait à l'extérieur. Je somnolais d'un seul œil quand un raclement de gorge et le son sec d'une toux âcre me tira de ma torpeur. C'était un type avec un look d'enfer : Jeans déchirés aux genoux, écussons, tee-shirt et santiagues. Un type qui portait un blouson de cuir noir, des lunettes noires et des cheveux noirs dressés sur son crâne bourré d'idées noires. Il resta immobile quelques instants, la tête entre les mains, plié en deux sur un petit muret de brique rouge. Il pleurait. C'était tellement étrange, ce grand costaud qui pleurait comme un gamin, que

je n'ai pu retenir un miaulement de rire. Il se redressa, essuya ses larmes et me regarda d'un air furieux. Comme si c'était un péché que je l'aie vu pleurer! Sur le coup, la panique... Mais quand il s'approcha et me prit dans ses bras, je compris à la chaleur de ses mains que c'était un faux dur. Il s'appelait Fred. Il sortit de sa poche un tube de lait concentré et versa quelques gouttes que je léchai dans sa paume. Comme il m'avait donné à manger, je décidai de l'appeler "Papa Fred".

— Tout doux le chat, tout doux! fit Papa Fred d'une grosse voix qui muait. Moi aussi je suis de la rue. Vaut mieux qu'on s'entende, tous les deux. Je ne sais pas combien de temps on va rester là avec ce qui se passe dehors...

J'allais lui demander ce qui se passait dehors quand une drôle de musique interrompit notre début de conversation. Ça faisait des " Blip blop tab tab tab, sheuken, sheuken, sheuken ouab dou, ouab dou, shiketi, shiketi, shap! shap! shap!, shiketi bouh, bouh, bouh! shiketi bouh!... D'abord, nous ne vîmes que deux points blancs - sheuken, sheuken - clignotant dans le noir - black, black, black! -au-dessus d'un trait fin - blanc, blanc, blanc! - qui bougeait et sautait - té, té, té! - blanc black, blanc black, sheuken, sheuken!.... A dix centimètres au-dessus de nos têtes, un sifflement rouge s'écrasa contre le mur gris. Sssssssss plof! Kssssss! Kssssss! Kssssss! Shwoooooooooo! puis un jaune, un bleu, toujours au son de la drôle de musique. En moins de cinq minutes, le mur rayonna de couleurs vives. Toutes sortes de formes, de mots et de dessins rapaient, dansaient, smurfaient, breakaient et se répondaient les uns aux autres, comme si d'un seul coup un soleil fou était entré dans le squat.

— Hello, man! Je suis Rolo le tag tag tagger! Plus branché qu'Edf, le big king du bee-box. Black is black. Dans le noir, man, de ma peau, c'est beau, c'est beau. C'est beau, beau, beau! L'arc-en-ciel va claquer. Si t'es des cités, - bloc! bloc! bloc! - dis merci

à refré Rolo, chasseur de blues, chasseur de gris, graffeur des idées noires. Dans ma tête y a d'la merde, dans mon cœur y a d' l' amour, dans mes bombes, le soleil!

Et c'était vrai. On le voyait maintenant très bien. Le blanc de ses yeux tout blanc, ses dents itou, et tout le reste de sa peau totalement noir, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel mélangées. Il sautait d'un pied sur l'autre, balançait son bras gauche à droite pendant que son droit attrapait son genou gauche. Il causait avec les épaules et les mains. Ses gestes étaient si libres qu'on aurait dit que chaque partie de son corps obéissait à une tête différente.

— Salut Rolo, fit Papa Fred. Tu es le bienvenu ici. Mais tu ne pourrais pas arrêter de gigoter un peu?

— Seuls les morts ne dansent pas, man! Sheuken, sheuken, ouab-dou! Ouab-dou!

— Et tu ne pourrais pas parler normalement, comme tout le monde?

Rolo s'immobilisa d'un seul coup, aussi raide que si un magicien l'avait transformé en une statue de pierre.

— Bien sûr patron, tout de suite, patron! Oui Monsieur, oui Madame... Non, je n'ai pas ma carte de séjour. Je suis français, comme vous, monsieur l'agent...

Et il éclata de rire.

— Hey man! ça te plaît, ça?

Pendant que Rolo parlait, Papa Fred m'avait posé à terre et s'avancait vers le tagger. Il s'arrêta à vingt centimètres du visage du noir qui ne souriait plus. Je crus qu'ils allaient se battre. Heureusement, au moment où Papa Fred allait commencer à taper sur Rolo, de nouveaux bruits de pas, des raclements de gorge et des voix résonnèrent dans le couloir.

— Venez par ici, appela la voix d'un jeune homme. Il y a de la lumière. S'il y a de la lumière, c'est qu'il doit y avoir quelqu'un.

— Oh ce que tu peux être énervant, toi, à toujours tout savoir, répondit une voix de fille.

— J'ai peur... sanglota la voix d'un tout petit garçon.

— Ne t'inquiète pas, reprit la fille, ici au moins on est à l'abri du brouillard.

Quand ils débouchèrent tous les trois dans notre pièce illuminée par le tag, Rolo et Papa Fred se tournèrent ensemble vers les nouveaux venus.

— Qui êtes-vous? aboya Papa Fred.

— Moi c'est Marie, et lui, c'est Moustique, mon petit frère, dit la fille.

— Et le troisième? demanda Papa Fred d'une voix toujours dure.

— Mon grand-père paternel se nommait Charles, commença le jeune homme, mon grand-père maternel portait le nom d'Henri. Mes parents, après moult réflexions et tergiversations, décidèrent de me prénommer Charles-Henri. C'est le nom que je supporte depuis plus de quinze ans...

— C'est ça, parler normalement? demanda alors Rolo en rigolant.

— Écoute, le keubla, lâche-moi un peu ou je te seuca la teté, répondit Papa Fred.

— Qui parle normalement ici? s'enquit prudemment Charles-Henri.

— Toi, tu la closes, c'est moi qui jacte. Compris la tâche? Qu'est-ce que vous venez zoner dans not' squat?

Le petit Moustique qui s'accrochait à la main de sa sœur se mit à renifler en tremblant.

— J'veux pas retourner dans le brouillard! Ça pue. On ne peut plus respirer. Je ne veux pas retourner dans le brouillard.

— Si je veux, reprit Papa Fred avec sa plus grosse voix.

— Dis donc, toi, le caïd des técis, si tu cherches la baston chaque fois qu'un refré te lepar de vertra, t'es béton sur un os avec mézigue!

Ça alors, c'était à peine croyable! C'est la fille, Marie, qui venait de parler comme ça. Et sans effort! Ça faisait drôle de l'entendre causer verlan. Avec ses petites nattes bien nouées, ses socquettes blanches et sa robe imprimée, elle avait plus l'air de sortir d'un livre pour enfants sages que de la cave d'une hachélème. Rolo avait ouvert tout grand la bouche dans un immense éclat de rire silencieux. Même Papa Fred n'en revenait pas.

— C'est bon, dit-il, on ne va pas vous flanquer dehors. Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici?

— Le nuage a tout envahi, expliqua Charles-Henri. Les gens se sont calfeutrés dans leurs maisons et refusent d'ouvrir les portes. Marie, Moustique et moi, sommes descendus dans les égouts.

— C'était plein de rats, fit Moustique d'une toute petite voix qui tremblait encore.

— En effet, nous avons croisé des hordes de rats affolés et pataugé dans l'eau nauséuse sur plusieurs centaines de mètres avant de trouver une issue.

— Et maintenant, Monsieur-qui-sait-tout, tu crois que ça va durer longtemps, ce brouillard?

Charles-Henri haussa noblement ses petites épaules de fils de famille et tout le monde se tut. Rolo froissa une feuille de papier, y mit le feu et posa dessus des copeaux de bois qu'il avait ramassés par terre. Papa Fred, Charles-Henri et Moustique cherchèrent ici et là des bouts de planches abandonnées et, bientôt, tous les cinq furent assis autour du feu. Marie m'avait pris sur ses genoux. J'étais bien. Les flammes jetaient des ombres sur les visages et de la lumière sur le tag de Rolo. J'étais très bien.

— Qu'est ce qu'on va faire? demanda Moustique.

Personne ne lui répondit. Le silence était si lourd que j'entendais les idées noires se bousculer dans leurs cinq têtes.

— De toute façon, ce monde est pourri, marmonna Papa Fred. Qu'il crève, je m'en fous...

— S'il crève, un monde encore plus pourri prendra sa place, soupira Marie.

— On n'est jamais certain de rien, murmura Rolo.

— Ce n'est pas toujours la force qui commande, hasarda Charles-Henri.

— J'ai peur, dit Moustique. Racontez-moi des histoires. Si vous me racontez chacun une histoire, moi aussi je vous en dirai une que je sais et qui est très belle. Et je suis sûr alors que le brouillard sera parti.

— Une histoire? demanda Papa Fred. Je vais t'en raconter une, moi, d'histoire. C'est le drôle de tecon d'un monde ripou...

Et il commença...

LES CHAUSSURES DE MONSIEUR FLOPPINI

Il était une fois dans le Bronx, à New York, un clochard du nom de Moussa Sy Miccelli Ben Dupont qui avait décidé de sortir de la misère. Et ce n'était pas une petite décision qu'il avait prise là, Moussa Sy Miccelli Ben Dupont! A cette époque, toute la ville était dans la misère. Le chômedu grimpaît plus vite que les cours du dollar. On voyait s'allonger chaque matin des files d'attente devant les gamelles de l'armée du salut, et les Restaus du Cœur frôlaient l'infarctus. Des vieux pionçaient à même le trottoir sur des lits de cartons; des jeunes cherchaient le paradis dans les tarpés de teuchi. Moussa Sy Miccelli Ben Dupont, lui, avait décidé d'aller le gagner à Manhattan. " Quand on veut, on peut!" C'est ce qu'il se répétait, ce matin-là, en arrivant dans le quartier le plus chic de New York. Le soleil était torride. Pourtant, dans le fond de l'air, Moussa Sy

Miccelli Ben Dupont sentit quelque chose de frais comme l'espoir. Il se faufila rapidement entre les voitures, à grands pas élastiques. Son bras gauche se balançait le long de son vêtement autrefois blanc, mais aujourd'hui élimé et déchiré, tandis que de son bras droit replié au coude, il retenait accroché à une ficelle, enfermant toute l'amertume et les épreuves des années passées dans sa bonne vieille ville, un baluchon qui ballottait dans son dos légèrement courbé au rythme de ses pas...

Après une phrase pareille, Papa Fred s'arrêta pour reprendre son souffle, étonné lui-même des mots qui lui sortaient de la bouche. Charles-Henri le regardait d'un air admiratif et Rolo siffla entre ses dents.

— Continue, dit Moustique. Il ne faut jamais arrêter les histoires. Où il va, Moussa?

Il entre dans le plus grand building de luxe de New York, reprit Papa Fred. Mais à peine a-t-il mis le pied dans le hall qu'un homme vient à sa rencontre.

— Mais vous êtes fou de rentrer ici! Que venez-vous faire?

— Je viens voir votre patron, répond Moussa. Je cherche du travail.

— Non, mais regardez-moi cette loque, reprend l'autre. Tu crois que Monsieur Floppini a le temps de recevoir tous les charclos de la ville?

Et sur ce, deux hommes assez forts saisissent Moussa Sy Miccelli Ben Dupont par les bras et le balancent dehors.

Mais Moussa est un malin. Il veut absolument rencontrer le big boss. Sy se relève, secoue son vieux costume plein de poussière, contourne l'immeuble et se glisse à l'intérieur par une petite porte de service. Miccelli avance dans les couloirs déserts. Une sonnerie retentit. Ben se retourne. Et voilà qu'une main ferme s'abat sur l'épaule de Dupont.

— Encore vous? Vous êtes vraiment têtue, mon vieux!

Moussa Sy Miccelli Ben Dupont a encore échoué...

Moussa se relève alors pour la deuxième fois. Dans sa tête, il se répète la vieille maxime de l'école : "Quand on veut, on peut... Quand on veut, on peut..."

A quelques mètres de lui, dans un camion de livraison entrouvert, un gros carton attend le moment d'être enlevé. Sur le carton, on a écrit avec des petites étoiles : "FOR THE BIG BOSS". Moussa approche, grimpe dans le camion et ouvre le carton. Une fille à moitié à loilpé jaillit sous son nez.

— Happy birthday, Mister Floppini! Je suis Spaghetti Deux, ici pour exaucer tous vos œufs! Hi! hi! hi! hi!

— Changement de programme, dit Moussa. Votre patron vient de me téléphoner., vous êtes libre.

Et sans plus attendre, il sort la fille et s'enferme à sa place dans le carton. Quelques instants plus tard, Moussa sent qu'il s'envole. Il roule dans les couloirs, monte dans un ascenseur, plane, flotte, glisse et s'immobilise enfin au beau milieu du bureau de monsieur Floppini. C'est une grande salle avec une grande bibliothèque bourrée de grands livres, un grand bureau, et de grands tableaux de grande valeur accrochés aux murs. La fumée d'un cigare s'élève au-dessus du dossier d'un fauteuil. Le big boss est là. C'est un gros homme aux grosses lèvres serrant le gros cigare des bons gros riches. A ses pieds, des femmes. Les unes manucurent ses gros doigts. Les autres pédicurent ses gros pieds. Quelques unes le massent et le caressent. La plus belle lui sert un verre de whisky. Il soupire d'aise, pivote sur son fauteuil et découvre le carton. " FOR THE BIG BOSS..." Il sourit. Il approche. Il approche en souriant...

— Vous voyez, les filles, comme on m'aime! Mes braves employés ont pensé à mon anniversaire. Je sens que je vais me régaler. Allez, du vent! Du balai. Laissez-moi seul, je n'ai plus besoin de vous!

Les filles glissent sur la moquette et disparaissent. Monsieur Floppini soulève le couvercle de la boîte.

— Viens là mon cœur, mon sucre, ma gâterie, ma bunny, ma doudou... viens voir papa Floppini...

Effrayé, Moussa se fait le plus petit possible au fond du carton. La grosse paluche du big boss frôle l'épaule de son vieux costume fatigué, caresse sa nuque et se pose sur sa joue.

— Ahhhhhhhhhh! Quelle horreur! La femme à barbe! Elle ne s'est pas rasée depuis trois jours!

— Monsieur Floppini, bondit Moussa, il fallait absolument que je vous rencontre. Il faut que vous m'écoutez. Trois minutes, monsieur Floppini! Rien que trois minutes. J'ai faim. je cherche du travail. Je suis courageux, monsieur Floppini! S'il vous plaît, monsieur Floppini, s'il vous plaît!

Moussa se jette aux genoux du grand patron, rampe par terre, crie, supplie, gémit. N'importe qui d'autre que le Roi du Spaghetti aurait les larmes aux yeux devant tant de détresse. Pas le big boss. Il a remis son gros cigare entre ses grosses lèvres. Ses yeux sont secs. C'est à peine si dans son regard brille un petit éclair d'ironie.

— Tu cherches du travail? demande le grand patron.

— Oui monsieur Floppini, pleure Moussa en rampant comme un ver.

— Alors, commence par te relever. On n'a jamais vu une carpette trouver du travail.

— Oui monsieur Floppini, s'agenouille Moussa.

— Tu me plais. Tiens-toi droit. Je vais t'expliquer comment on réussit dans la vie.

— Merci monsieur Floppini, se tient droit Moussa.

— Comment t'appelles-tu?

— Moussa Sy Miccelli Ben Dupont, monsieur Floppini.

— Ce n'est pas un très bon début, mais j'ai connu pire. Écoute-moi, Moussa. Tel que tu me vois, moi Floppini, le Roi du Spaghetti de New York, il y a dix ans de cela, j'étais pire que toi. Je fouillais dans les ordures comme un vrai chien. Je me baladais dans la ville avec des sacs poubelles aux pieds en guise de chaussures. Flop... Flop... Flop... Tout le Bronx me connaissait. On me surnommait Flop Flop. J'ai souffert... J'ai souffert jusqu'au jour où j'ai compris que je devais être un homme. Ma vie a commencé avec une vraie paire de chaussures...

Moussa écarquille les yeux. Non, ce n'est pas possible! Ce serait tellement extraordinaire! Le big boss continue. Maintenant qu'il parle de lui, ses yeux sont humides de tendresse et de pitié.

— Je me rappelle le 20 janvier 1979. Il faisait un froid à geler le cœur de l'abbé Pierre. Je passais dans une rue du Bronx quand une bagarre éclata. Des coups de feu, des coups de poings, des cris. Quand le raffut s'est calmé, je me suis approché d'un homme étendu par terre. Mort. Et ce mort, Moussa, ce mort avait aux pieds une vraie paire de pompes d'homme, des chaussures que j'en aurais pleuré de joie, costaudes, solides, tout cuir et exactement ma pointure. Je me suis dit "Flop Flop, c'est le moment de changer de vie". Je me suis penché, j'ai délacé les souliers du macchabée et je les ai enfilés. De ce jour-là, j'ai commencé à marcher comme un homme et ma vie en a été bouleversée. On m'a appelé Floppi quand j'ai débuté en chantant des chansons napolitaines, Floppini quand j'ai ouvert ma première boutique de spaghetti dans un coin pourri du Bronx, monsieur Floppini le jour où je suis entré en Rolls dans ma première usine. Aujourd'hui que je possède toutes les usines et toutes les boutiques de spaghetti de New York, on me dit Sérénissime Floppini Premier, Roi du Spaghetti...

Moussa écoute, la bouche ouverte. La voix de monsieur Floppini sonne comme celle d'un prêcheur dans une église.

— Et oui, Moussa, la voilà, l'histoire du pauvre Flop Flop devenu monsieur Floppini. Voilà comment on réussit dans la vie. C'est en se battant, pas en se traînant par terre comme une vieille serpillière! Aujourd'hui, je tiens la ville de New York entre mes mains. Les belles voitures, la fortune, l'argent, les gonzesses! rien, plus rien n'a de secret pour moi. Et tout cela parce qu'un jour, j'ai osé me tenir debout dans les chaussures d'un mort. Alors, qu'est ce que tu en dis, de mon histoire?

Moussa hoche la tête.

— Elle est très belle, monsieur Floppini... Elle est très belle, mais je la connaissais déjà...

— Normal, rigole le Roi du Spaghetti. Je l'ai tellement racontée dans les journaux. Elle a même parue en bande dessinée.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, monsieur Floppini, continue Moussa entre ses dents. En vérité, votre histoire, c'est aussi la mienne...

— La tienne? Qu'est ce que tu me chantes?

— Une bien triste chanson, monsieur Floppini. Il y a dix ans, voyez-vous, mon costume était neuf, j'avais une bonne mine et un petit boulot dans une compagnie d'assurances. Le 20 janvier 1979, je me rendais à l'agence quand une bagarre a éclaté entre trois bandes rivales. Un groupe d'italiens voulait régler son compte à une bande d'arabes que poursuivait une troupe de blacks. Comme je vous ai dit, monsieur Floppini, moi, je m'appelle Moussa Sy Miccelli Ben Dupont... Alors, je me suis couché sur le trottoir et j'ai fait le mort en entendant que ça passe. Et voilà que bientôt, je sens un salopard qui me délace mes chaussures et se fait la paire avec. Aussi sec, dès que le calme est revenu, je me lance à la poursuite de mon voleur, en chaussettes et sur le

verglas. Il entre dans une bouche de métro. Je le suis. En bas de l'escalator, un flic me bloque. "Hé! vous! où est ce que vous courez comme ça avec vos chaussettes? Vos papiers!" Je lui ai tendu mon portefeuille. Le gars a aussitôt appelé des renforts. Ils se sont mis à trois pour m'interroger. Le premier pensait que Moussa Sy était un terroriste noir, le second soutenait que Miccelli devait appartenir à la Mafia, et le troisième soupçonnait Ben Dupont de dealer de la drogue dans le métro. Dans le doute, ils m'ont embarqué au poste. Trois jours, j'y suis resté, monsieur Floppini! Trois jours avant qu'ils comprennent que j'étais un brave gars dont seul tort était d'avoir un père Romain, une mère Italienne, un grand-père des Aurès et une grand-mère de la banlieue parisienne. Quand je suis sorti, mon patron m'avait déjà remplacé au bureau. J'ai perdu mon boulot. Plus de boulot, plus d'argent! Plus d'argent, plus d'appartement! Plus d'appartement, ma femme me quitte, mes amis me fuient, les huissiers me traquent, mon teinturier me refuse un crédit. Avec un costume sale, essayez de trouver du boulot, monsieur Floppini, essayez! Vous verrez ce que ça donne!

Maintenant que Moussa Sy Miccelli Ben Dupont a retrouvé son voleur dans la peau d'un milliardaire, il a envie de hurler. Monsieur Floppini rigole de bon cœur.

— Elle est géniale, ton histoire, Moussa! Qu'est ce que tu veux, mon vieux, c'est la vie...

— C'est la vie? Je vais t'en mettre, moi des vies! Espèce de saloperie, nardine, zombie! On va discuter, tous les deux, les yeux dans les yeux, du pétrin où tu m'as fourré!

— Calme-toi, tu t'emportes. Tu m'as bien fait rire. Qu'est ce que tu veux?

— Ce que je veux? dit Moussa. Certainement pas un boulot de merde à cirer les pompes des autres. Puisque vous avez trouvé la fortune dans mes chaussures, je veux ma part de gâteau. J'y ai droit!

— Mais calme-toi, Moussa, ne t'énerve pas...

Le big boss prend son téléphone : "Oui, dans le coffre.... Faites ce que vous dis... Apportez-moi ça immédiatement...."

Quelques instants plus tard, un employé entre dans le bureau. Il porte un coussin rouge brodé d'or sur lequel trône la vieille paire de chaussures de Moussa.

— Voilà, nous sommes quittes, dit Floppini.

Sur ce, une dizaine de vigiles saisissent Moussa Sy Miccelli Ben Dupont par la peau des fesses et l'expédient dans la rue d'où il n'aurait jamais dû sortir. Parce que monde est pourri, mec, si t'es dans la merde, tu cognes ou on t'écrase...

Quand Papa Fred arrêta de parler, il y eut un grand silence. On n'entendait plus que le feu qui craquait doucement et moi qui ronronnait sur les genoux de Marie.

— T'es bien le plus narpé, toi, fit Papa Fred en me caressant le bout du nez. T'as pas besoin de cavalier après le chafrâve. La rue, c'est ta zonmai et c'est bien...

Ils hochèrent tous la tête pour approuver, sauf Moustique qui fronçait les sourcils.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit-il à Papa Fred. Pourquoi, quand tu racontes, tu ne parles pas comme tu causes?

Papa Fred interrogea Charles-Henri du regard au cas où Monsieur-je sais-tout aurait eu une réponse en stock. Charles-Henri haussa les épaules et avoua que la question était une bonne question.

— Moi, dit Rolo le tag tag tag tagger, j'ai connu un black cool cool à New York qui causait deux langues. Y a des mots pour les profs et des mots pour les potes. Y a des

phrases pour les filles et des phrases pour les flics. Lui, il connaissait les deux. Vrai! Il avait même deux noms : Charly pour la nuit et Charles pour le jour.

— Raconte! dit Moustique.

Rolo se leva, smurfa quelques pas, ouvrit ses mains en cercle devant son visage et dit:

L'HISTOIRE DE CHARLY-CHARLES QUI AVAIT DEUX NOMS ET PARLAIT DEUX LANGUES.

C'est la nuit. Dans la rue, in the street, une impasse, juste un mur. Brooklin. Une bande. Momo, Seeker et Tchang bee-boxent et graffent. Pablo et Boumako taggent. Quand Tony et Kevin rapent, Charly breake. Leur passion, c'est la danse, le tag et la rue. Ce qu'ils n'aiment pas c'est la foule, l'enfer et le jour. La nuit, c'est leur pays, où ils sont tous des frères, tous de la même couleur. Le jour c'est la galère, le racisme et les keufs.

Quand le soleil se lève sur le pont de Brooklin, la bande se sépare, chacun reprend sa peau. Charly au coin d'une rue fait signe à un tax tax taxi...qui passe... Il est fringué comme un zoulou, en converses et bombers. Il a la peau trop noire pour le jour qui se lève. Charly danse sur le pont, direction Manhattan, la villa de Papa.

Oh mon frère, la grille de la maison! C'est du fer et de l'or devant les arbres verts; c'est du marbre aux balcons en toutes saisons. C'est du bonheur et du luxe. C'est là qu'il habite. Charly sonne. La porte s'ouvre. Joseph, le domestique blanc, apparaît sur le seuil.

— Bonjour Joseph, comment allez-vous ce matin?

— Très bien Charly. Et vous?

— La nuit a été belle.

— Il faut que je vous prévienne, Charly, la télévision est là pour votre père. Je crois qu'ils aimeraient bien aussi filmer monsieur Charles.

— Bien sûr Joseph. Si cela ne vous dérange pas, je vais me changer dans votre chambre.

L'homme en livrée sourit. Pas de problème.

Charly entre dans la chambre du domestique et c'est - oh god! vous ne pouvez pas le croire! - c'est monsieur Charles qui en ressort quelques instants plus tard. Très classe, monsieur Charles. Westons, costume de Paris, pull Cachemire, cravate en soie, montre Cartier et coupe-à-l'eau.

Il entre dans le salon encombré de câbles et de projecteurs et s'installe sur un canapé en cuir. Le journaliste approche avec un grand sourire. Clap!

— Monsieur Charles Smith Première! Charles, vous êtes le fils du Sénateur Smith, le seul sénateur noir de l'état. Croyez-vous à la réélection de votre père?

— Hé bien, voyez-vous, en ce qui concerne la campagne de mon père...

Il ne peut pas en dire plus long. Papa est déjà là, devant la caméra.

— Oui, Charles et moi avons toujours été très proches. C'est important pour moi. Il m'aide à mieux comprendre les jeunes. Les jeunes sont l'avenir du pays...

Blablablablablablaba... et papa cause et papa parle, papa parade, papa pavane, ratapapa, ratapapa, ratatapan des grandes paroles. Charles se tait, pense à la bande, à tous les amis de Charly.

Pour les amis de Charly, le matin c'est galère. L'heure du café sans le sou dans un Macdo ripou. Au mur une télé lèche les murs d'une maison.

— Oh canon la baraque! Il doit y avoir plein de trucs à pécho, rigole Tchang.

— Hey! regardez-moi ça un peu la chetron du sénateur! s'exclame Seeker.

- Mate, Momo, mate un peu le cum derrière!
- Dis donc Boumakou, black sur black le renou sur le canapé noir!
- Tu m'étonnes
- Hey! Mate, mate son fils!
- Mais... mais... il n'aurait pas des airs de Charly?
- Arrête de boire!
- Ferme là, j'te dis qu'si!
- Dixie, dixie, dixiland!
- Charly, t'as pas cent balles pour les frères zoulous de la zermi?

La rue est un grand fleuve, la famille une rivière. Charly la nuit, Charles le jour, toujours entre deux rives, ne sait plus trop où il en est. De retour dans la bande, les copains tirent la gueule

— Qu'est ce que tu viens foutre ici?

Charly les regarde d'un air abruti.

— Nous sors pas des cracs, on t'a vu à la télé. On sait tout.

— Tout quoi?

— On sait que tu es un richard, que ton père est sénateur et que tu te déguises pour pas qu'on te savate dans la rue.

Charly cherche ses mots, les mots de l'amitié, les vrais mots de la nuit qu'on frappe dans ses mains, les mots qui touchent au cœur les poteaux de la nuit, les frères de l'impasse.

— Hey man! tu me connais, Charly c'est moi! C'est moi Charly. Si je m'étais pointé en costard et Westons pour tagger et raper avec vous les frères, est ce que tu crois que vous m'auriez accepté?

Silence comme la neige au fond de la ruelle. Sur la rivière Hudson, on entend une sirène.

— Okay, d'accord, dit Boumako. Chacun sa vie, ça, c'est sacré.

— De toute façon, ajoute Momo, il n'a jamais été question de te têje. On voulait juste te faire flipper pour savoir si tu nous dirais la vérité.

— Pour nous t'es Charly, et Charles on s'en fout, conclut Kevin.

Ils ont causé longtemps, de leurs vies, de leurs rêves, de ce que sera demain. Le soleil est plus haut que les tours de Brooklin quand Charly, enfin, rentre chez lui. Il ne veut plus mentir. Debout dans le salon, en tenue de zoulou, il regarde son père penché sur ses dossiers.

— Est-ce toi, Charles.

Monsieur Smith ne lève pas la tête. Ses dossiers, sans doute, comptent plus que son fils.

— Oui, c'est moi, père.

— Tu voulais me parler, fiston.

— Oui père.

Soudain, monsieur Smith se redresse et découvre Charly. Angoisse! Panique! La crise! C'est quoi, c'est qui ce gosse en converses et bombers, coiffé à la rasta sous sa casquette mauve? Il essuie son front noir d'un mouchoir blanc de soie.

— Qu'est ce que c'est que cet accoutrement? Ce n'est pas mardi-gras, que je sache...

— Écoutez père, je vais tout vous expliquer.

— Il n'y a rien à expliquer, Charles. Toi, mon fils! Je n'arrive pas à le croire. Comment as-tu pu me faire cela à moi? Moi qui t'ai élevé, moi qui t'ai donné tout mon amour, mon affection... Tu oses me poignarder dans le dos!

Charly cherche ses mots, les mots dignes d'un fils, les vrais mots pour le jour, sans fautes d'orthographe, les mots qui touchent au cœur un papa dépassé.

— Père, je suis votre fils. Je ne vous poignarde pas dans le dos. Je vous aime. j'eusse aimé que vous me comprissiez... Depuis quelques temps, je fais partie d'une bande de zoulous géniale. Ce ne sont pas du tout des voyous, mais de simples taggers-rapeurs qui aiment la rue. Cette vérité tombe peut-être mal pour votre élection, mais soyez sans inquiétude. Il m'est venu à l'esprit une idée formidable. Écoutez plutôt...

Mais monsieur Henry Smith n'écoute déjà plus rien. Porte qui claque et bruit de pas. Charly est seul Charly vient de tuer monsieur Charles.

Quelques jours, plus tard, c'est samedi. Monsieur le Sénateur se rend à pied au golf, de l'autre côté du Pont de Brooklin. Monsieur le Sénateur a du blues dans la tête. Voilà bientôt trois jours qu'il n'a pas vu son fils. Qu'il soit Charles ou bien Charly, après tout, il s'en fout... L'un et l'autre est son fils. Monsieur Smith est pensif.

Du fond d'une ruelle, comme la sueur de murs gris, surgit une musique. Claquements de langue et bruits de bouche.

Ono, ono, onoma,
onomatopées urbaines.

Loco, loco, locomo,
locomotive d'Afrique.

Paque, paque, paquebot
paquebot Caraïbe.

C'est la musique des cités où les peaux se mêlent dans la nuit.

La chanson des points cardinaux réunis dans une poubelle.

Au milieu de la rue, avec tous ses copains, Charly a l'air heureux. Jamais le sénateur ne l'avait vu ainsi. Il n'ose pas bouger. Il a peur de gêner. Et la musique, de ses oreilles, descend jusqu'en ses pieds. Les fourmis rouges de l'Afrique grouillent dans ses mollets.

Loco, loco, locomo,
locomotive Henry!

C'est pas, c'est pas, ce n'est pas
dans cent ans qu' tu dans'ras.

Séna, séna, sénateur,
tu es du même sang.

Sang de Charly et sang de Charles, aujourd'hui le soleil est rouge!

Le sénateur fait un pas, puis deux, puis trois. En dansant, il s'est approché de la bande. Boumako rappe et Kevin smurfe. Momo bee-boxe et Tchang Tchang Tchang tagge. Pablo danse et Charly rit.

— Charly, dit le sénateur tout en dansant, tu avais une idée l'autre jour, une idée géniale, c'était quoi?

— Un clip, père! Un clip pour votre campagne électorale. Un clip avec toute la bande.

— Appelle-moi Henry puisque je te dis Charly.

— Okay Henry, je crois que ce serait bon, bon, bon pour ton look, non?

Vous ne me croyez pas? Six mois plus tard, le sénateur Smith était réélu triomphalement grâce au clip de la bande de zoulous de son fils. Et pourquoi? Parce qu'il avait compris que dans la vie, on ne peut pas toujours parler de la même manière, man! Il y a des mots pour rire et des mots pour penser, des mots pour penser en riant, des mots pour écrire ce qu'on pense, des mots pour les copains et des mots pour les journaux, des

mots pour les livres et des mots pour les murs. Et tous les mots, tous! ouab-dou, ouab-dou! sheuken, tous, man! ils sont beaux, beaux, beaux, quand ils trouvent leur place et qu'ils dansent des phrases qui viennent du cœur!

Papa Fred jeta quelques planches dans le feu qui menaçait de s'éteindre. Il avait l'air tout triste. De son poing, il se frappa la tête puis la poitrine.

— Moi, je sais bien ce que je sens, mais pour le dire, bordel, y a que des gros mots pleins de fautes qui me viennent!

— Ça s'apprend, suggéra Charles-Henri.

— Me fait pas marrer, reprit Papa Fred. T'as vu la tronche des profs? "Silence!" c'est le seul mot que j'ai appris à l'école.

— Moi, dit alors Marie, j'ai connu un professeur qui apprenait tellement bien qu'un jour il a disparu. Il s'appelait Monsieur Pipeblanche.

— Raconte, dit Moustique, je suis sûr que le brouillard n'est pas encore parti.

Marie ferma les yeux comme pour mieux se souvenir. Je sentais ses deux mains chaudes sur mon poil. Elle commença à parler d'une voix toute douce.

MONSIEUR PIPEBLANCHE A DISPARU.

Cette année-là, j'étais en sixième. Tout avait commencé le lendemain de la réunion des parents d'élèves. Nous étions en groupe pour aller au collège quand nous avons rencontré le père de David avec d'énormes cernes sous les yeux. Des poches, mama mia! on aurait pu mettre dedans quatre ou cinq ballons de foot-ball. Nous

lui avons dit bonjour avec un grand sourire pressé parce que Monsieur Coupdevent nous attendait devant la grille. Monsieur Coupdevent, c'est le principal.

— Dépêchez-vous, vous êtes en retard de une minute et cinq secondes.

Dring, dring, la cloche a sonné et nous avons monté les escaliers en courant.

— Silence, a bâillé la surveillante. Votre professeur de français n'est pas là. Vous descendez en permanence, et sans crier.

Nous sommes descendus en vitesse et en criant à tout le monde que monsieur Pipeblanche n'était pas là. Au moment où monsieur Coupdevent est entré dans la permanence, Tornade dansait un rock endiablé sur les tables.

— Alors, Tornade, vous vous prenez pour Elvis Presley? Mon bureau est grand ouvert. Vous allez venir me donner une petite démonstration. Avec qui avez-vous cours?

— Avec monsieur Pipeblanche.

— Bon, je vais passer un coup de fil chez lui.

A la récréation, monsieur Pipeblanche n'était toujours pas là. Tornade est arrivé en courant.

— Hé les mecs! Coupdevent a téléphoné à Pipeblanche. Ça ne répond pas!

Toute la classe a crié de joie.

Une semaine plus tard, le professeur n'avait toujours pas montré le bout de sa pipe, quand un triste matin pluvieux à souhait, un homme a traversé la cour de récréation. Quelle horreur! Son visage était cadavérique, ses longs doigts bougeaient tout mou au bout de ses grands bras secs comme branches d'arbre tordues par le vent. C'était monsieur Morgue, le remplaçant. Il devait avoir une quarantaine d'années, portait une barbe en bataille, des cheveux longs et noirs et de gros sourcils épais. Bref, un vrai

descendant de Frankenstein fagoté comme un épouvantail, un bonhomme à vous donner la chair de poule.

— Classe! il a braillé avec un horrible accent écossais. Je suis votre nouveau professeur de français. Commençons à travailler. SILENCE! Conjuguez-moi tous cent verbes. Je veux entendre une mouche voler!

Évidemment, on a tous fait bzzzz pour rigoler. Lui, il a eu un sourire plein de dents toutes noires et il a ricané.

— D'accord, si vous le prenez ainsi, vous aurez tous trois heures de retenue.

Ce soir là, nous sommes rentrés du collège avec des sacs pesant au moins trente kilos et autant de devoirs à l'intérieur. L'enfer...

— J'en peux plus, mes nerfs vont lâcher, disait Arâle. Et la tronche qu'il se paye, ça me rend malade!

— Il a dû abandonner ses études à trois ans, ajoutait Racine-Carrée.

— En plus de ça, il pue plus que les WC du collège, prétendait Tornade.

— Même plus que tous les égouts de la ville, reprenait Uhu.

Moi, je trouvais qu'il avait l'air d'un gorille évadé du zoo de Vincennes, avec ses deux mètres de haut et sa barbe si longue qu'il n'avait pas besoin de manteau en hiver.

Le lendemain, nous nous sommes retrouvés au terrain vague à côté du collège. Nous avons transformé une vieille coccinelle rouge parsemée de points noirs en un vrai palace de la Côte d'Azur en peignant les phares en vert épinard et les roues en violet. Les ressorts sortaient des sièges, le pot d'échappement était fendu en deux, mais nous l'aimions bien, cette voiture. Nous nous sommes tous tassés à l'intérieur et Jo la Frite a commencé à compter. 25... 26... 27 ... 28... Il manquait David.

— Il m'a dit qu'il ne pouvait pas venir, son père ne veut pas, a dit Gaspard Flemnard.

— Bon, tant pis, a dit Jo la Frite.

Racine Carrée a pris la parole:

- Camarades!

On a tous éclaté de rire et il a continué en parlant normalement.

— ... Ça fait déjà une semaine et un jour que monsieur Pipeblanche n'est plus là.

Si nous ne nous occupons pas de cette affaire, personne ne le fera.

— Si ça se trouve, il a été enlevé, a dit Tornade. Hier, j'ai surpris le père de David qui courait comme un dingue vers l'usine de patates avec la gamelle du chien pleine de poisson et d'épinards.

— Tous à l'entrepôt, a crié Jo la Frite.

Nous nous sommes armés de tomates et nous nous sommes séparés en plusieurs groupes pour fouiller les lieux. Un quart d'heure plus tard, rassemblement. Et malheureusement, rien! Mais ce qui s'appelle rien! On était tous abattus. Tout le monde se taisait quand on a entendu un drôle de bruit. Clic clic clic clic clic clic dring.... Clic clic clic clic clic clic dring.... Derrière une pile de caisses, il y avait une porte qui ouvrait sur un couloir rempli de cafards et d'araignées. Tout au bout, une petite lumière. Et toujours le bruit de plus en plus présent : Clic clic clic clic clic clic dring....

— J'ai l'impression qu'on est sur la bonne piste, a dit Uhu, ça sent l'odeur de la pipe.

En effet, au bout du couloir, assis à une table qui lui servait de bureau, monsieur Pipeblanche tapait à la machine. On avait attaché ses pieds à la chaise et noué un bâillon sur sa bouche.

— Hum... hum... hum, a fait monsieur Pipeblanche dès qu'il nous a entendu arriver. Hi hon hé ha hé...!

Une silhouette a bondi du noir et s'est enfuie au milieu des caisses.

— Tous ensemble, feu! a crié Jo la Frite.

On a tous balancé nos tomates en même temps sur l'homme qui se sauvait. Les caisses se sont ébouloées sur lui et, quand on a pu le dégager, on a découvert le père de David.

— Je vais tout vous expliquer, a bafouillé le prof-nappeur.

— Hé bien, on vous écoute, a hurlé Jo la Frite.

— Voilà, depuis mon enfance, j'ai toujours rêvé de devenir écrivain. Seulement, je suis mauvais en français. Je n'ai pas eu la chance de faire des études parce que mes parents n'avaient pas les moyens. J'ai dû travailler dès l'âge de quatorze ans. J'avais besoin de quelqu'un pour corriger mes fautes d'orthographe. Voilà pourquoi j'ai kidnappé votre professeur.

Nous ne savions plus trop quoi dire. La colère était tombée. C'était tellement extraordinaire d'imaginer que quelqu'un puisse enlever un professeur pour apprendre l'orthographe... Nous en avons presque oublié monsieur Pipeblanche qui continuait à faire des "hum" et des "han" ligoté sur sa chaise.

Quelques temps plus tard, le livre du père de David est sorti en librairie. Ça a été une véritable catastrophe. Beaucoup de gens qui aimaient les mauvais livres l'achetèrent, mais personne ne put le lire, tellement il était nul. On ne comprenait pas très bien comment cela était possible puisque monsieur Pipeblanche avait corrigé toutes les fautes. On lui a demandé ce qu'il en pensait. Vous savez ce qu'il nous a répondu? Il nous a répondu qu'il était plus facile d'écrire un bon livre avec de bonnes idées et une mauvaise orthographe que le contraire. Pour l'orthographe, nous, on n'était pas terrible, mais pour les idées, on en avait une toute trouvée. Et c'est ainsi que toute la classe a décidé d'écrire "Monsieur Pipeblanche a disparu". C'est bien, non?

Marie était toute contente de son histoire, mais les autres se semblaient pas convaincus.

— Et qu'est ce que ça prouve, ton truc, ça dit quoi, quoi, quoi, demanda Rolo le tag, tag, tagger.

— Ça dit que la grammaire, mémère, c'est de la mer-mémerdre, répondit Papa Fred en causant comme Rolo.

Marie se leva et regarda le gros dur droit dans les yeux.

— Ça dit surtout, pauv' tâche, ksé pas la peine d' l' ouvrir quand on a rien à dire. Ça dit aussi ksé pas la peine d'employer la force quand on a rien dans l' cigare.

Papa Fred faillit s'étrangler de rage.

— La ferme! Si je veux, je t'écrase!

— Oui, mais pour l'instant, tu ne veux pas vraiment, dit Charles-Henri d'une voix toute douce. Marie a raison. Moi, je connais l'histoire d'un homme tout timide, tout naïf, qui est devenu le plus grand caïd du Bronx sans jamais se battre.

— Raconte, dit Moustique. Ensuite, je vous dirai l'histoire qui fait fuir le brouillard.

Charles-Henri se leva, rajusta sa cravate et annonça:

L'HISTOIRE DE JORDAN SCHIMITT.

Ce soir-là, le brouillard est dense. La route est déserte. Dans la nuit noire, deux points lumineux s'immobilisent au milieu de la chaussée.

— Panne "chesse", zut! futt, croûte!

Jordan Schimitt, tout petit, petit représentant, célibataire, naïf et honnête descend de sa voiture. Il allume son briquet et éclaire le panneau indicateur que le hasard a placé sur son chemin. B... R... O... N... X...

— Bronx? Bronx... Drôle de nom...

Pauvre Jordan Schimitt, pauvre petit citoyen moyen à la vie moyenne. Il est tombé dans le Bronx!

Le Bronx(e) de New York, sinistre et mal famé,
Le Bronx aux murs souillés de graffitis obscènes,
Le Bronx aux bâtiments crasseux et délabrés,
Le Bronx aux rues désertes, aux ruelles malsaines
Inondées de déchets, de rats, de chats, de tueurs!
Le Bronx terrifiant peuplé de malfaiteurs,
Royaume des loubards, empire des keupons!
Au Bronx, enfin, ville d'enfer dont le seul nom
Ferait trembler d'effroi le plus grand des caïds,
Au Bronx est arrivé l'ami Jordan Schimitt!

— Ouais, super! interrompt Rolo. Avecque ta cravate et tes souliers vernis, tu rapes comme un Dieu, tu es vraiment mon frère!

— Ce n'est pas du rap, corrigea Charles-Henri, ce sont des alexandrins.

— Continue, dit Moustique. Qu'est ce qu'il va faire, monsieur Jordan Schimitt.

Monsieur Jordan Schimitt ne sait rien du monde où il est tombé. Il prend son bidon à la main et s'enfonce dans l'enfer en sifflant un air gai. Au coin d'une rue, trois loubards aux têtes terrifiantes à moitié camouflées par des bonnets, trois colosses bardés de chaînes, s'approchent.

— Voici trois jeunes hommes qui fêtent le carnaval, se dit Jordan. Youpiloupink! Ils vont m'aider.

Et il lève le doigt.

— S'il vous plaît, jeunes gens, pourriez-vous m'indiquer où je pourrais trouver une pompe à "échence"?

Le premier lui ôte son bidon des mains; le second, de la tête, son petit chapeau; et le troisième lui assène une grande claque dans le dos. Jordan trouve cette manière de saluer follement originale. Pour être poli, il attrape le bonnet d'un des loubards, le jette en l'air, le récupère à la pointe de sa chaussure, le lance à nouveau, et, enfin, l'enfonce jusqu'au cou sur la tête de son propriétaire.

— Youpiloupink! Bonjour les amis! Je suis Jordan Schimitt!

Les loubards se regardent. Pas de doute, ce type qui ignore la peur doit être complètement fou. Et ils s'enfuient à toutes jambes au cas où Jordan serait contagieux.

Un peu plus loin, une jolie jeune femme joue à un jeu très amusant en compagnie de jeunes gens habillés bizarrement. Elle a ôté sa robe et pousse des cris de joie. On entend appeler par une fenêtre : "Au viol! Au viol!" Étonné, Jordan approche avec un grand sourire.

— Pardon, veuillez bien vouloir me pardonner de m'excuser de vous déranger, messieurs, puis-je vous demander...

— De quoi, l'avorton? fait le plus costaud des hommes en se retournant.

Et puis, une sorte de silence... Il vient de reconnaître Jordan Schimitt et le voilà qui blanchit.

— Ahhhhhhh! C'est lui! C'est le gars qui a mis en fuite Petit Caïd et Gros Bras! Excuse-moi, mec, je ne voulais pas. Je ne savais pas que c'était ta copine... Okay? Alors à un de ces quatre... Ciao!

Prenant leurs jambes à leur cou, les agresseurs déguerpissent dans la traînée d'étoiles des fers de leurs santiagues sur le pavé du Bronx. La jeune femme pétrifiée se jette dans les bras de Jordan.

— Mon héros!

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, mademoiselle, s'inquiète Jordan. Vos amis sont partis à présent. C'est ma faute. J'allais à la pompe à "échence". Hélas, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve. Pouvez-vous m'accompagner?

La jeune fille se présente. Elle s'appelle Tina. Elle vit seule avec un petit garçon dans l'immeuble le plus crasseux du Bronx. Pourtant, elle est très jolie.

— Je n'ai jamais eu de chance, dit-elle. Mais vous, quel bon vent vous amène? Vous m'avez l'air d'un bourgeois. Qui êtes vous donc?

— Oh, moi, je..., reprend Jordan, ne fais rien d'intéressant. Je suis célibataire. Je m'ennuie beaucoup. Je possède tout ce dont j'ai besoin, sauf une amie à qui parler... Pourtant, je suis assez joli...

Elle sourit.

— Qu'est ce que vous venez faire dans ce quartier? C'est très dangereux!

— Tout au début, je tombe en panne d'"échence". Puis je marche. Et tout le monde fuit devant moi. Je ne comprends pas.

Elle le regarde avec de grands yeux mouillés, pose ses belles mains sur ses épaules étroites et sa bouche sur ses lèvres.

— Mon héros! Tu n'as donc jamais peur!

— Merci madame, bredouille Jordan Schimitt en resserrant le nœud de sa cravate. A présent, il faudrait vraiment que je trouve une pompe à "échence".

Ils traversent le Bronx en se tenant par la main. Tina sourit, Jordan aussi. A leur passage, les passants qui passent, passent leur chemin. Ils montrent du doigt Jordan

Schimitt et s'enfuient effrayés. Enfin, ils arrivent à une station service. Le pompiste tremblant demande la vie sauve. Jordan s'étonne. Il met la main sous sa veste pour tirer son portefeuille. L'autre croit à un révolver. Il est à genoux. Soudain, une voix tonne dans le noir.

— C'est toi, Jordan Schimitt?

C'est le caïd du Bronx entouré de toute sa bande. On l'appelle "Muscle-Man" parce que c'est un tas de muscles sculpté. Il veut voir à quoi ressemble Jordan.

— Oui monsieur, c'est moi. En quoi puis-je vous être utile?

— Il n'y a pas de place pour deux dans le Bronx. Je te propose un combat mortel.

Comme je sais que je vais te pulvériser, je te laisse le choix des armes.

— Je veux bien jouer, répond Jordan. Que diriez-vous d'un combat d'énigmes?

Le caïd fait une drôle de tête. Il aurait préféré le poing américain, le nunchaku, ou même à la rigueur le "je te tiens, tu me tiens par la barbichette". Mais il s'est engagé devant toute sa bande. Muscle-Man et Jordan se mettent face à face. Jordan attaque.

— Je suis ce que je suis, mais je ne suis pas ce que je suis, car si j'étais ce que je suis, je ne serais pas ce que je suis. Qui suis-je?

— Facile, rigole le caïd. C'est un berger qui suit ses moutons. A moi de t'écraser, Jordan. Le matin, je marche sur quatre pattes, le midi sur deux, et le soir, je me traîne sur trois jambes. Qui suis-je?

Tina blêmit, mais Jordan Schimitt a déjà trouvé.

— C'est l'homme, voyons. Au matin de sa vie, le bébé va sur ses quatre pattes, au midi, l'homme marche sur ses deux jambes, et au soir, le vieillard s'appuie sur une canne.

Un point partout. Jordan s'avance au milieu du cercle. Toute la bande fait silence.

— Un homme s'est pendu dans une pièce sans meubles. Il y a une flaque d'eau par terre. Comment s'est-il tué?

Muscle-Man prend sa tête entre ses mains. Il réfléchit si fort que des petites veines bleues gonflent à ses tempes. Soudain, il pousse un rugissement de victoire.

— Il s'est pendu en montant sur un glaçon! Cette fois, tu es mort, Jordan Schimitt! Quelle drogue extrait-on de la feuille de pomme de terre séchée?

La feuille de pomme de terre séchée... La feuille de pomme de terre séchée... Jordan retourne la question dans sa tête. Pomme de terre... purée... il pense à sa mère. Le lundi midi, quand il était gosse, on mangeait de la purée de pomme de terre avec les restes de viande du dimanche. Hachis... Il y est... Il y est presque... Son front se couvre de sueur. Ça y est, il a trouvé! C'est le haschisch parmentier! Tina se précipite vers lui et éponge son beau visage de fonctionnaire à l'aide d'un petit mouchoir parfumé. Ça sent si bon... Jordan se sent tout drôle. Tout ému. C'est à lui de parler. Il regarde le caïd droit dans les yeux:

— Qu'est ce qui est long et dur et qui n'appartient qu'aux hommes?

Toute la bande a éclaté de rire. Cette fois, il est perdu!

— Tu as signé ton arrêt de mort, Jordan, c'est le sexe!

Tina s'effondre en sanglots. Le caïd sort son couteau.

— Ah, mais pardon, proteste Jordan. C'est vous qui avez perdu. Le sexe appartient aussi aux animaux. Ce qui est long, dur et n'appartient qu'aux hommes, c'est le service militaire. Non mais! Je ne joue pas avec des tricheurs!

Panique dans la bande. Muscle-Man est battu. Il essaie bien encore de trouver une énigme pour terrasser son adversaire. Il réfléchit si fort que les veines de son cou gonflent, gonflent, gonflent et éclatent. Le caïd tombe comme un rocher. C'est fini. Tina se précipite vers Jordan et le couvre de baisers.

— Mon héros! Je ne veux plus te perdre. Ici, au Bronx, ta vie va commencer. Nous serons très heureux et nous aurons beaucoup d'enfants!

Jordan regarde sa montre. Le jour se lève. Il est trop tard pour arriver à l'heure au bureau... Il rentre chez Tina, le cœur léger comme une plume...

— C'est nul, dit Papa Fred à la fin de l'histoire. Moi, je lui aurais écrasé la chetron contre un mur, à ton Jordan!

— Pas sûr, man! reprit Rolo. Contre un cum qui est lui, qui n'est pas quelqu'un d'autre et qui ignore la peur, qui ne joue pas ton jeu, tu te casses et tu pleures, man!

Papa Fred ne répondit rien. Il s'avança vers la fenêtre et contempla le ciel. Le nuage était toujours là. C'était quoi, le monde, derrière cette saleté de brouillard? A force de raconter des histoires, il n'en savait plus rien.

— Hé bien Moustique, dit Charles-Henri, nous t'avons chacun raconté une histoire. A ton tour.

— Fermez les yeux, dit Moustique, et promettez-moi de ne pas les ouvrir avant la fin. Cela se passe sur une île magnifique...

L'HISTOIRE DU COEUR DE DIAMANT.

Une île splendide au beau milieu d'un océan, avec des fruits, des fleurs, des rochers, des cocotiers et des milliers d'arbres fruitiers ou d'autres sortes. Une île peuplée d'insectes et de poissons, tels que des brochets, des tout petits poissons, et j'en passe et des meilleurs. Une île, quoi, mais une particulière que vous ne verrez jamais sur la terre, une île à trois saisons en permanence. Au Nord, la glace; au Sud, le désert; et au centre, oui, mieux qu'à Hawaï, une superbe et magique terre.

Sur cette île vivent sept enfants. Bilaz, le plus vieux; Moustique, le plus jeune; et Wouilly, Affreux, Tomoco, Mignon et Ouistiti. Il y a leur mère, aussi, qui s'appelle Biboule-la-boule-qui-perd-la-boule. Elle possède un diamant magnifique à qui elle demande de rendre l'île paradisiaque.

La mère aimait se promener, surtout au bord de la mer. Or, un jour, elle se cacha pour voir la réaction de ses enfants. Au soir du troisième jour, Moustique pleura.

— Maman, maman...

Au soir du douzième jour, Bilaz dit :

— Mais où est passée maman?

Elle s'était enfuie avec le diamant pendant que les enfants dormaient.

Gardez les yeux fermés. Surtout ne les ouvrez pas! L'île devient toute noire. Les animaux s'en vont. Les fruits perdent leurs couleurs. Et aussi les poissons et les oiseaux. L'île est devenue maléfique. Le brouillard a mangé le soleil...

Alors, les enfants décident d'aller à la recherche de leur mère, chacun de leur côté. Bilaz dans le désert du Sud, Affreux dans le château hanté, Ouistiti dans les montagnes de l'Est, Wouilly dans le labyrinthe de la forêt magique, Mignon dans le potager géant et Tomoco vers les mers de l'Ouest. Et le plus jeune, Moustique, reste à la maison. Il est trop petit. Il reste avec son amour.

A l'entrée du château hanté, Affreux trouva une porte avec une grande tête de lion. La porte se mit à parler. " Je vous conseille de ne pas entrer dans le château hanté. Il est truffé de pièges de toutes sortes." Affreux ouvrit la grande porte... et disparut.

Ouistiti partit dans le labyrinthe de l'Est. Tout à coup, une bifurcation lui fit face. Elle s'engagea dans une allée... et disparut.

Wouilly partit très tôt le matin avec une épée qu'elle avait trouvée dans le grenier. Dans la forêt, l'obscurité était totale. Elle y entra... et disparut.

Mignon s'enfonça dans la jungle du potager géant. Là, parmi les légumes frais... il disparut.

Tomoco était courageuse, mais ne le faisait pas voir. Elle s'embarqua à l'Ouest où se trouve la mer, sur un bateau qui devint une voile, un point... et disparut.

Dans le désert du Sud, Bilaz marcha, marcha, marcha... Un jour, il marcha sur une planche et tomba, tomba, tomba dans un labyrinthe qui menait au château hanté au milieu de la mer, et dont la plus haute tour était un poireau. Et il cria "au secours! au secours!" Et tous les autres l'entendirent, sauf Moustique qui dormait à la maison.

Chaque enfant, sur son chemin, avait découvert une statue. Et chaque statue représentait le même homme debout. Et chaque homme portait un diamant.

La statue de Tomoco portait au talon le diamant de l'endurance.

Celle de Mignon portait au cœur le diamant du courage.

Celle de Wouilly portait au bras le diamant de la force.

Dans l'œil de celle de Bilaz se cachait le diamant de la clairvoyance.

Sous les doigts de celle de Ouistiti brillait le diamant de l'habileté.

Sur le front de sa statue, Affreux avait cueilli le diamant de la ruse.

Ils rentrèrent tous les six à la maison où les attendait Moustique, le plus jeune.

— J'ai rencontré des serpents et des araignées, mais j'ai trouvé le diamant de l'endurance, dit Tomoco.

— J'ai failli tomber dans une fosse où des macchabées étaient allongés sur des pieux qui les transperçaient, mais j'ai trouvé le diamant de la clairvoyance, dit Bilaz.

— J'ai passé un piège constitué de dix lames qui montaient et descendaient comme des tas de guillotines, dit Affreux, mais j'ai ramené le diamant de la ruse.

— Un troll couvert de verrues s'est jeté sur moi. J'ai dégainé mon épée et je la lui ai enfoncée dans le ventre, dit Wouilly. Et j'ai gagné le diamant de la force.

— Soudain, il m'est apparu des squelettes qui brandissaient des sabres plus durs que le béton armé et plus tranchants que toutes les épées de la terre. Et j'ai trouvé le diamant du courage, dit Mignon.

— Et moi, dit Ouistiti, j'ai vu deux farfadets, trois trolls et une quelconque créature. Et j'ai pris le diamant de l'habileté.

— Et toi, dirent-ils tous les six en même temps, toi, Moustique, qu'as tu fais pendant que nous risquions nos vies à la recherche de Biboule-la-boule-qui-perd-la-boule?

— Moi, dit Moustique, j'ai pensé très fort à maman. J'ai voulu dormir, mais j'ai senti quelque chose de très dur sous mon coussin. C'était cela...

Moustique ouvrit la main devant ses six frères et, dans sa main, il tenait le dernier diamant, le diamant de l'amour.

Alors, la mère qui s'était cachée dans le sous-sol, réapparut avec le cœur du diamant. Elle posa les sept pierres des enfants autour du cœur qui explosa. Et à la place des diamants, il y eut un homme. Et cet homme était le père.

— Vous pouvez ouvrir les yeux, maintenant, dit Moustique.

Un rayon de soleil entrait par la fenêtre, éclaboussant de lumière le tag de Rolo. Dehors, le brouillard s'était dissipé. On n'en croyait pas nos yeux. Moustique souriait.

Le feu s'est éteint. Le temps était venu de nous séparer. Charles-Henri repartit dans sa famille, Rolo dans les rues, Papa Fred dans son squat, Marie chez ses parents et Moustique à l'école. Moi, je suis resté dans la tour, matou mateur des histoires des humains. Parfois, quand ils sont tristes, mes amis reviennent me voir. Ils se rappellent

les histoires de la nuit et du brouillard. Les yeux fixés sur le tag de Rolo, ils guettent le soleil, même quand le ciel est gris, le soleil de diamant qui manque à leur cité.

© Dominique Lemaire 1988